

N<sup>os</sup> 319-320

JUILLET-DÉCEMBRE 2016

REVUE  
DE  
LINGUISTIQUE ROMANE  
PUBLIÉE PAR LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

---

Razze latine non esistono: ..... esiste *la latinità*

---

Tome 80

---



STRASBOURG  
2016

EXTRAIT

# REVUE DE LINGUISTIQUE ROMANE (RLiR)

Anciens directeurs:

A.-L. TERRACHER, P. GARDETTE, G. TUAILLON, G. STRAKA, G. ROQUES

---

La RLiR est publiée par la *Société de Linguistique Romane*

## DIRECTEUR :

Martin GLESSGEN,  
Professeur à l'Université de Zurich /  
Directeur d'Études à l'EPHE, Paris

## DIRECTEURS ADJOINTS :

André THIBAUT,  
Professeur à l'Université de Paris - Sorbonne  
Paul VIDESOTT,  
Professeur à l'Université de Bolzano

## COMITÉ DE RÉDACTION :

Monica CASTILLO LLUCH, Professeur à l'Université de Lausanne  
Jean-Pierre CHAMBON, Professeur à l'Université de Paris - Sorbonne  
Jean-Paul CHAUVEAU, Directeur de recherche émérite au CNRS  
Gerhard ERNST, Professeur émérite de l'Université de Ratisbonne  
Hans GOEBL, Professeur à l'Université de Salzbourg  
Sergio LUBELLO, Professeur à l'Université de Salerne  
Pierre RÉZEAU, Directeur de recherche honoraire au CNRS  
Gilles ROQUES, Ancien directeur de la Revue  
Fernando SÁNCHEZ MIRET, Professeur à l'Université de Salamanque

## COMITÉ SCIENTIFIQUE :

Stefano ASPERTI, Professeur à l'Université de Rome  
Reina BASTARDAS, Professeur à l'Université de Barcelone  
Eva BUCHI, Directrice de l'ATILF  
Rosario COLUCCIA, Professeur à l'Université de Lecce  
Frédéric DUVAL, Professeur à l'École nationale des chartes  
Steven DWORKIN, Professeur à l'Université de Michigan  
Brenda LACA, Professeur à l'Université de Paris 8  
Jutta LANGENBACHER-LIEBGOTT, Professeur à l'Université de Paderborn  
Adam LEDGEWAY, Professeur à l'Université de Cambridge  
Célia MÁRQUES TELLES, Professeur à l'Université de Bahia  
Gioia PARADISI, Ricercatrice à l'Université de Rome

La RLiR est publiée régulièrement en deux fascicules (juin et décembre) formant un volume annuel de 640 pages (v. pour sa version électronique <[www.eliphi.fr](http://www.eliphi.fr)>, ELiPhi numérique). Les communications relatives à la rédaction de la Revue (envoi d'articles et de comptes rendus, ainsi que d'ouvrages pour comptes rendus) doivent être adressées à M. Martin GLESSGEN, Universität Zürich, Romanisches Seminar, Zürichbergstr. 8, CH 8032 Zürich – Télécopie: 0041 44 634 49 33 – Courriel: <[glessgen@rom.uzh.ch](mailto:glessgen@rom.uzh.ch)>.

Les auteurs d'articles et de comptes rendus doivent être membres de la *Société de Linguistique Romane*. Dans la mesure du possible, ils sont priés d'accompagner leurs manuscrits d'une version électronique. Les articles reçus sont soumis à l'examen de deux réviseurs, choisis, si faire se peut, parmi les membres du Comité de Rédaction ou du Comité Scientifique par le Directeur de la Revue.

Pour la mise en forme des articles et des comptes rendus, on utilisera les feuilles de style disponibles pour la RLiR (qui peuvent être téléchargées à partir du site internet de la Société: <[www.slr.org](http://www.slr.org)>, ou requises à l'assistant de rédaction, M. Dumitru KIHAI: <[slir@rom.uzh.ch](mailto:slir@rom.uzh.ch)>).

## Italoromania

Alessandro PARENTI, *Parole strane. Etimologia e altra linguistica*, Firenze, Leo S. Olschki Editore (Biblioteca dell'Archivum Romanicum', Serie II: Linguistica, 61), 2015, vi + 158 pages.

Quoique centré sur des problèmes d'étymologie de l'italien, ce livre ne sera pas sans intérêt pour les romanistes en général<sup>1</sup>. Pas seulement parce qu'une partie des analyses menées par l'auteur aborde la question du contact entre l'italien et les autres langues romanes au Moyen Âge (à savoir, avec l'ancien français pour it. *stregua*, ait. *baliere* et la locution *un paio di nozze*; avec l'ancien catalan dans le cas de la locution adverbiale *a iosa*), mais surtout, nous semble-t-il, pour des raisons d'ordre méthodologique.

Il est vrai que, heureusement pour ses lecteurs, l'auteur ne se sent pas obligé de munir son ouvrage d'une longue introduction théorique visant à préciser l'encadrement méthodologique de son travail<sup>2</sup>. Cependant, dans les deux pages qui font fonction d'introduction [v sq.], on trouve une définition intéressante du travail étymologique :

La lingua è tradizione: le parole e le strutture che impieghiamo quotidianamente – e anche i testi con cui ci confrontiamo – non sono che la riproposizione di modelli ereditati dal passato, la cui genesi è in varia misura riconoscibile. Quanto alle parole, il riconoscimento del modello iniziale prende il nome di etimologia ed è un'operazione che, per l'italiano, in buona parte dei casi pone poche difficoltà, per il semplice fatto che la tradizione della nostra lingua poggia su una base sufficientemente nota [v].

Le volume recueille onze essais, dont dix sont déjà parus dans des revues de la discipline, qui abordent autant de problèmes remarquablement compliqués (d'étymologie mais pas seulement, comme on le verra) afin de proposer des solutions raisonnées. Ces solutions entraînent toujours, dans la variété des sujets traités, l'identification d'un « modèle initial » rendu méconnaissable par l'« offuscamento prodotto dal tempo » [v]. Comme le dit le titre, qui fait allusion à un vers célèbre de Dante (*If. IX 63*: « sotto il velame de li versi strani »), l'objet principal du volume est constitué par des « paroles

<sup>1</sup> Nos remerciements s'adressent à Yan Greub pour la révision stylistique de ces pages.

<sup>2</sup> Mais pour un discours introductif de ce type, cf. Alessandro Parenti, *Parole e storie. Studi di etimologia italiana*, Florence, Le Monnier Università, 2012, xi-xxi.

strane», des mots bizarres. C'est-à-dire des mots et des locutions dont l'origine ne se laisse pas expliquer de manière facile, sur la base de la comparaison avec les autres lexèmes de la langue, ni en s'appuyant sur les procédés communs de l'étymologie romane (recherche d'une base dans le lexique latin, reconstruction d'un étymon au moyen de la comparaison avec les autres langues romanes, identification d'emprunts, etc.).

Il ne s'agit pas nécessairement de mots rares, méconnus ou jamais traités par les étymologistes : au contraire, les chapitres I-III discutent l'histoire de trois unités lexicales bien implantées dans l'italien courant et pourtant d'origine mystérieuse. En revanche, la section centrale (chapitres IV-VIII) se concentre sur des lexèmes rarement attestés et des hapax tirés surtout de textes anciens et inexpliqués jusqu'à présent. La dernière partie (chapitres IX-XI), enfin, abrite des contributions de sujets plus variés, l'« *altra linguistica* » évoquée par le sous-titre du livre (qui rend hommage au titre d'un volume de Gianfranco Contini<sup>3</sup>).

Malgré l'humilité de l'auteur, qui tient à présenter son travail quasiment comme un recueil de *nugae*, les essais ici réunis représentent des petites leçons de méthode d'analyse appliquée à la reconstruction étymologique. Le point de départ de cette méthodologie est, naturellement, la mise en question point par point des propositions étymologiques jugées faibles ou nécessitant une révision. Il s'agit ensuite de parcourir l'histoire du mot, de la manière la plus précise et attentive possible, afin d'identifier les éléments permettant de proposer une nouvelle interprétation. La condition préalable pour la mise en place d'un tel projet est la maîtrise totale de la tradition lexicographique italienne du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui. Cela permet à l'auteur, entre autre, de détecter les erreurs qui se transmettent parfois de dictionnaire à dictionnaire et de source à source (les glossaires n'étant, au fond, que *des plagiats par ordre alphabétique*), jusqu'à l'identification de véritables « fantômes lexicographiques » [70].

Mais le chercheur qui souhaite atteindre une bonne étymologie ne peut pas (voire ne devrait jamais) se contenter des données fournies par les dictionnaires. C'est pour cela que la plus grande partie du volume est occupée par l'analyse minutieuse de la documentation, une documentation qui dans certains cas couvre entièrement l'arc chronologique de l'histoire de la langue, du XII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Après avoir été placé face aux problèmes étymologiques les plus compliqués et apparemment insolubles, le lecteur a souvent l'impression que les réponses arrivent toutes seules, grâce à l'examen sagace des textes recueillis et interrogés avec un grand scrupule philologique. Le chercheur, en fait, ne s'arrête même pas à la consultation des éditions : dans le cas de mots plus rares ou d'attestations douteuses surtout, il ne se dispense jamais de dépouiller les apparats des éditions critiques ([11 n. 34, 12]) ou d'effectuer des contrôles directement sur les sources manuscrites anciennes, et parfois aussi sur des documents inédits ([49, 69, 71 et *passim*]).

Un aspect méritoire dans le traitement de la documentation ancienne est, à notre avis, l'attention portée par l'auteur aux textes latins médiévaux. Il se trouve parfois que des solutions qu'on n'arriverait pas à trouver dans la documentation vernaculaire émergent assez aisément des chartes rédigées dans la langue internationale du Moyen Âge : c'est le cas de l'étymon de *stregua*, objet du premier chapitre du volume [3-19].

<sup>3</sup> Gianfranco Contini, *Varianti e altra linguistica. Una raccolta di saggi (1938-1968)*, Turin, Einaudi, 1970.

Le mot, qui ne survit en italien standard que dans la locution *alla stregua di qsa* ‘à la façon de, à la manière de qch, comme’, a été toujours expliqué comme un dérivé du substantif it. *tregua*, correspondant à fr. *trêve*, sans qu’il y ait pourtant aucun rapport sémantique évident entre les deux lexèmes (en dehors d’une ressemblance purement formelle). C’est la documentation latine médiévale, en particulier des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, qui permet d’identifier comme probable antécédent du type lexical italien le lexème *stregualstreugalstreugua*, emprunté d’afr. *estrieu/estreu/estrief*<sup>4</sup>. Le mot italien (comme celui du français) désignait d’abord l’étrier pour monter à cheval. Au fil des siècles le lexème, à travers le concept de la mesure de l’étrier, aura pu passer à identifier une mesure en général (*alla stregua di qno* ‘selon la même mesure appropriée pour qn’), pour perdre enfin tout rapport avec le sémantisme originnaire et se généraliser dans l’emploi actuel [17-19]. Que l’on accepte ou pas l’interprétation de l’auteur, nous avons ici un exemple évident de l’importance de la documentation latine médiévale, souvent confinée par les lexicographes aux notes de bas de page ou tout simplement ignorée, et pourtant capable d’offrir des informations irremplaçables pour la reconstruction du lexique vernaculaire des premiers siècles<sup>5</sup>.

L’exemple de *stregua* montre aussi un autre caractère typique de la méthode mise ici en pratique, qui entraîne une attention particulière pour la culture matérielle et la vie sociale des siècles passés. Cette attitude, qui se rattache de manière implicite aux principes de l’école *Wörter und Sachen*, se manifeste plusieurs fois dans les études de Parenti. Que ce soit à propos des différentes mesures de l’étrier [16sq.], de la composition du bas clergé à Rome au XIX<sup>e</sup> siècle [24-29], des cris d’exhortation des équipages sur les navires catalans médiévaux [45sq.], de la production et de l’exportation du chanvre en Émilie-Romagne [68], de la conformation particulière de certains rituels de mariage dans la campagne toscane [79sq.] ou de la structure de l’orgue dans l’Europe médiévale [100], l’auteur porte toujours une attention centrale aux *designata* et à leur projection socio-culturelle. Fortement ancrées dans la réalité, telle qu’elle est représentée par les témoignages historiques, les propositions étymologiques d’Alessandro Parenti n’ont jamais le défaut de s’appuyer sur un nombre excessif de passages phonétiques ou sémantiques, et elles ne présentent pas non plus des reconstructions sophistiquées et fantaisistes: «nell’etimologia, come in molte altre cose, meno si tocca, meglio è» [39].

Le substantif italien *scagnozzo* signifie aujourd’hui ‘homme de main qui exécute par intérêt les ordres d’une personne plus puissante’, et pour cette raison il a été surtout mis en relation avec it. *cane*, mais sans qu’on ait jamais fourni d’argument concret<sup>6</sup>. Parenti

<sup>4</sup> Cf. FEW 17, 252b.

<sup>5</sup> Pour le cas de l’italien, cf. encore Pär Larson, 1995. *Glossario diplomatico toscano avanti il 1200*, Florence, Accademia della Crusca; Id., *La componente volgare nel latino medievale d’Italia (interferenze tra latino e volgare nella Toscana medievale)*, in: Maurilio Pérez González / Estrella Pérez Rodríguez (ed.), *Influencias léxicas de otras lenguas en el latín medieval*, Universidad de León/Universidad de Valladolid, 2011, 79-93.

<sup>6</sup> Mais le LEI (10, 967) s.v. *canis* n’enregistre que macer. *scagnòzzu* m. ‘persona dappoco, anche nella sua arte, nel suo mestiere’ avec les dérivés it. *scagnozzame* m. ‘insieme di scagnozzi’, *scagnozzeria* f. ‘id.’, *scagnozzaro* m. ‘persona di scarsa dignità’, sans pourtant mentionner ici le reste de la famille lexicale de *scagnozzo* (y compris le substantif it.).

rappelle que le mot désignait, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, une catégorie sociale bien précise, celles des pauvres prêtres sans paroisse qui, à Rome, cherchaient à gagner de quoi vivre en célébrant la messe ou les obsèques là où c'était nécessaire. Encore une fois, c'est la documentation latine médiévale, en combinaison avec un groupe de textes vernaculaires des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, qui montre l'existence d'un substantif masculin *scagno* qui désignait jadis un 'remplaçant' (ce qui est déjà assez proche du sens de *prete scagnozzo*). Il s'agit d'une variante de *scambio* (dont l'origine lointaine est le latin tardif *CAMBIARE*) avec évolution italienne centro-méridionale du groupe -MBJ-. En outre, le type lexical *scagnozzo* est déjà attesté à Rome comme anthroponyme dans des documents datés de 1368/1369 récemment publiés<sup>7</sup>. La plausibilité de la reconstruction est confirmée par d'autres substantifs dérivés en -ozzo de l'italien parlé à Rome [33sq.].

Le troisième chapitre, consacré à l'interprétation étymologique du syntagme adverbial *a iosa* 'en grande quantité', est probablement le plus fascinant du fait de l'ampleur géolinguistique des témoignages analysés. Une fois démontrée l'inexistence d'un quelconque substantif \**iosa* ou d'un type lexical rattachable (malgré quelques hypothèses risquées), l'origine de cet emploi est reconduite, à travers un passage sémantique plausible, à l'exhortation *aiossa/aiosa* empruntée du catalan *aiòs*, «voce attestata dal XIII secolo quale grido cadenzato volto a produrre uno sforzo congiunto in lavori [...] di forza, tipicamente diretto all'equipaggio di una galea, o emesso dall'equipaggio stesso, durante la voga» [45sq.]. La grande quantité de données qui appuient cette analyse est un indice de l'attention de l'auteur aux cultures multiformes de la Méditerranée, ainsi que de sa connaissance de circuits culturels très rarement fréquentés par les linguistes. Et pas le seul indice, en fait : le chapitre X consiste en un décryptage d'un sonnet du poète florentin Luigi Pulci (XV<sup>e</sup> siècle), à première vue totalement incompréhensible, qui pourtant devient entièrement clair une fois qu'on accepte l'idée que la langue utilisée est une variété vénitienne de la *lingua franca* méditerranéenne [115-23].

Mais avant d'en venir à la partie conclusive du volume, on dira encore quelques mots sur les chapitres centraux, qui proposent l'explication d'unités lexicales à attestation rare ou isolée : il s'agit, cela va sans dire, de la tâche la plus difficile pour les philologues et les lexicologues. L'analyse d'Alessandro Parenti nous montre, entre autre, que le *boncio* mentionné dans des textes florentins du XV<sup>e</sup> siècle n'était pas un poisson comme on l'a longuement cru, mais un chat ; que les *gandavugli* enregistrés dans des documents notariaux toscans de 1292 n'étaient pas des dagues mais du chanvre ; que l'adjectif f.pl. *guarmino* 'trompeurs', hapax tiré d'une lyrique toscane, ne vient pas de l'ancien néerlandais *warmōs* 'potage de légumes', comme l'éditeur du texte l'avait cru en feuilletant le REW, mais représente une réfection ponctuelle d'ait. *guarminella* produit par le (très modeste) poète à cause d'exigences métriques.

Le chapitre IX est consacré à une bizarrerie logique : la locution figée *un paio di nozze*, littéralement 'une paire de noces', servait dans la langue du Moyen Âge (et après, comme emploi seulement littéraire, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle) pour désigner une (seule) réception de mariage, sans que cela implique une véritable idée de dualité. C'est encore une fois la force de la documentation qui montre que ce faux duel qui désigne une entité unique représente en effet une particularité syntaxique de certains *pluralia tantum* de

<sup>7</sup> Cf. Vittorio Formentin, «Un nuovo testo per la storia del romanesco medievale», in : Michele Loporcaro / Vincenzo Faraoni / Piero Adolfo Di Pretoro (ed.), *Vicende storiche della lingua di Roma*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2012, 29-78 (p. 54).

l'italien ancien, y compris *nozze*, qui devient nombrable à l'aide de la construction syntagmatique avec *paio*; l'interprétation est validée par la comparaison avec des emplois très proches d'afr. *pair*, et des cas analogues sont montrés aussi pour l'anglais [101-14].

L'étude la plus extravagante dans l'économie du volume est probablement la dernière, qui ne touche aucunement à des problèmes de lexique, mais s'inscrit de manière cohérente dans la multiplicité des intérêts et de la curiosité de l'auteur, et reflète son goût pour le décryptage d'énigmes linguistiques. Cette fois, c'est un système graphique qui fait l'objet de l'analyse : on y prend en compte l'emploi très particulier des accents aigu et grave et de l'apostrophe qu'on peut observer dans l'un des livres imprimés les plus importants dans l'histoire de la culture littéraire italienne du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'on appelle *Giuntina di rime antiche* (1527). L'auteur montre que l'interprétation courante de ce système de notation, qui envisageait une distinction phonologique des voyelles ouvertes et fermées au moyen des accents, est infondée. En revanche, l'analyse met en lumière un système beaucoup plus complexe, qui prévoit aussi, pour la première et dernière fois dans l'histoire de l'orthographe italienne, la représentation graphique, à l'aide de l'accent grave, du dédoublement phono-syntactique<sup>8</sup>. Bien que cet usage graphique très singulier ne se soit pas perpétué, l'épisode ici reconstruit est d'un certain intérêt pour l'histoire de la ponctuation et des signes orthographiques, secteur d'études qui n'a reçu une certaine impulsion, du moins en Italie, que dans les dernières années<sup>9</sup>.

Il n'y a pas longtemps, un important manuel d'étymologie romane s'exprimait dans ces termes :

Premessa necessaria è la constatazione che le grandi scoperte in campo etimologico sono state compiute da Diez, Meyer-Lübke e von Wartburg. Agli odierni ricercatori, in questo settore dei nostri studi, rimane una piccola messe, che man mano si assottiglia [...] <sup>10</sup>

En revanche, les recherches d'Alessandro Parenti<sup>11</sup> nous donnent l'impression, en soi très consolante, que les nouvelles générations de chercheurs sont appelées à un travail très important, qui consistera tout d'abord en une révision générale et, là où ce sera nécessaire, en une remise en question du patrimoine étymologique hérité. Les hypothèses avancées par nos prédécesseurs demandent à être validées à la lumière d'un contrôle plus critique et attentif de la documentation ancienne. Ce travail, dont la romanistique ne pourra que bénéficier, est beaucoup plus facile aujourd'hui qu'auparavant, grâce aux nouvelles technologies. Les études ici réunies, en outre, témoignent une fois de plus des avantages apportés au travail étymologique et lexicologique par l'application rigoureuse à la matière lexicale de la méthode philologique et de l'analyse des textes. Si l'étymologie en tant qu'histoire des mots vise à reconstruire des traditions

<sup>8</sup> Pour ce phénomène italo-roman cf. Michele Loporcaro, *L'origine del raddoppiamento fonosintattico. Saggio di fonologia diacronica romanza*, Basel/Tübingen, Francke, 1997.

<sup>9</sup> Cf. Bice Mortara Garavelli (ed.), *Storia della punteggiatura in Europa*, Bari, Laterza, 2011.

<sup>10</sup> Max Pfister / Antonio Lupis, *Introduzione all'etimologia romanza*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2001, 21.

<sup>11</sup> Cf. aussi Parenti 2012 (cf. *supra* n. 2).

linguistico-culturelles interrompues, il est bien évident que la seule application de la technique linguistique, dépourvue de l'attitude philologique et de la connaissance de la documentation ancienne, ne pourrait que produire des résultats regrettablement incomplets.

Le livre d'Alessandro Parenti représente donc un apport très intéressant à la discussion scientifique, même au-delà des interprétations étymologiques particulières qui vont certainement enrichir le débat critique. Un dernier mot peut être ajouté concernant le style de l'auteur, très agréable et bien loin de la rigidité qu'on constate parfois dans les écritures académiques, jusqu'à un certain goût pour les jeux de mots et une attention quasiment narrative aux petits détails qui peuvent faire résoudre des énigmes embrouillées. Ces caractères pourraient faire apprécier le livre même en dehors du cercle des spécialistes.

Marco MAGGIORE